renseigner les lecteurs de cette rubrique sur l'évolution de M. André Gide, considérable dans notre plus aristocratique littérature, né de grands bourgeois, longtemps dilettante, curieux d'idées comme de sensations, quelque peu casuiste. Oscar Wilde lui conseillait naguère de n'écrire plus le mot: « je ». M. Paul Claudel l'eût volontiers conduit à une pratique rigoureuse du catholicisme. M. Gide écrit aujourd'hui : « Les nouvelles nourritures », lointaine réplique aux « Nourritures terrestres » de sa jeunesse, l'une des plus magnifiques parmi celles qui offrirent aux hommes les prémices d'une intelligence originale et cultivée. Les fragments soumis à la clientèle de *Commune* contiennent ces lignes sur Dieu :

Lorsque je considère et pèse ce mot Dieu que j'emploie, je suis forcé de constater qu'il est à peu près vide de substance; et c'est bien là ce qui me permet d'en user si commodément. C'est un vase informe, à parois indéfiniment extensibles, qui contient ce qu'il plaît à chacun d'y mettre, mais qui ne contient que ce que chacun de nous y a mis. Si j'y verse la toute-puissance, comment n'aurai-je pas pour ce récipient de la crainte; et de l'amour, si je l'emplis d'attention pour moi-même, et, pour chacun de nous, de bonté? Si je lui prête la foudre, si j'attache à son côté l'éclair-glaive, ce n'est plus devant l'orage que je tremble et m'effraie, c'est devant Dieu.

Prudence, conscience, bonté, il ne m'est point possible d'imaginer rien de tout cela, n'était homme. Que l'homme, détachant tout cela de soi, imagine tout cela, très vaguement, à l'état pur, c'est-à-dire abstraitement, en façonne Dieu, il le peut; il peut même imaginer que Dieu commence, que l'être abstrait précède, et que la création soit motivée par lui, pour le motiver à son tour; enfin que le Créateur a besoin de la créature; car s'il ne créait rien, il ne serait plus créateur du tout.

Que ce dernier alinéa rajeunirait le plaisir l'Angèle des *Lettres* tant aimables, si elle pardonnait à son épistolier d'être passé de l'élite aux masses!

« Tout est possible, même Dieu », constata, un jour de gaîté, M. Ernest Renan.

M. André Gide ne parviendra jamais à la gravité totale ni à la candeur qui lui permettraient d'ajouter à son œuvre quelqu'une de ces parlantes images d'Epinal où la simplicité des lignes, des couleurs, des complaintes versifiées naïvement, donne aux foules l'illusion du vrai. La multitude préfère les belles histoires (crimes, amours, sauvetages, héroïsme guerrier) aux plus brillantes dissertations des philosophes. Elle connaît les malheurs de Marguerite, fille-mère et infanticide. Elle chantonne « l'Air des bijoux ». Elle ignore la substance intellectuelle qui compose l'inégalable richesse des deux Faust. A l'âge des rêves d'avenir, entre 18 et 20 ans, quand l'étudiant, tout imprégné de l'odeur de colle des livres de classe, conquiert le monde vingt fois par jour, M. André Gide se promettait de devenir le Gœthe français, un « M. le Conseiller » des « jeunes », de génération en génération. Le « camarade Gide » risque fort de n'être compris que de la flatteuse minorité que ses meilleurs ouvrages séduisirent, quand il transpose en ces termes quelqu'un des motifs littéraires de *Paludes* ou des *Cahiers* d'André Walter :

Je reconnais que je me suis longtemps servi du mot Dieu comme d'une sorte de dépotoir où verser mes concepts les plus imprécis. Cela finit par former quelque chose de fort peu semblable au bon Dieu à barbe blanche de Francis Jammes, mais de guère plus existant. Et, comme il advient que les vieillards perdent successivement cheveux et dents, vue, mémoire et enfin la vie, mon Dieu perdit en vieillissant (ce n'est pas lui qui vieillissait, c'est moi) tous les attributs dont je l'avais revêtu naguère; à commencer (ou à finir) par l'existence, ou si l'on veut, par la réalité. Cessé-je de le penser, il cessait d'être. Seule mon adoration le créait. Elle pouvait se passer de lui; Lui ne pouvait se passer d'elle. Ce devenait un jeu de glaces, où je cessai de m'amuser quand j'eus compris que j'en faisais seul tous les frais. Et quelque temps encore ce reliquat divin tenta de se réfugier, sans plus d'attributs personnels, dans l'esthétique, l'harmonie du nombre, le *conatus vivendi* de la nature... A présent, je ne vois même plus trop l'intérêt d'en parler.

Mais, tout de même, ce que j'appelais Dieu, jadis, ce confus amas de notions, de sentiments, d'appels, et de réponses à ces appels qui, je le sais aujourd'hui, n'existaient que par et qu'en moi, tout ceci me paraît aujourd'hui, quand j'y songe, beaucoup plus digne d'intérêt que le reste du monde, et que moi-même et que toute l'humanité.

De la même plume qui raffine après avoir tant raffiné, provient cette parole qui engage magnifiquement son auteur:

Mon bonheur est d'augmenter celui des autres. J'ai besoin du bonheur de tous pour être heureux.